

## **Lectures contemporaines de l'accumulation originaire et critique de l'opéraïsme idéologique \***

Fabrizio Carlino

Cet exposé vise à préciser et mieux développer quelques points problématiques soulevés à partir des interventions présentées à l'université de Liège le 29 novembre, dans le cadre du cycle de journées d'études consacré à la critique de l'économie politique. Et puisque le travail collectif n'est pas qu'un mot, pour poursuivre la discussion lancée en cette occasion, j'ai pris en compte certaines critiques dont mon exposé notamment avait fait l'objet. En gros, ce que j'avais essayé de montrer, c'est l'importance théorique du fait que Marx, quand il aborde pour la première fois l'élaboration du problème de l'accumulation originaire, c'est-à-dire dans les *Grundrisse*, il le fait en distinguant soigneusement et avec force l'accumulation initiale de l'accumulation capitaliste. Mieux, la première définition marxienne de l'accumulation marquant le surgissement du capital en tant que capital se fait précisément par différenciation avec l'accumulation propre à la reproduction des conditions du mode de production capitaliste. A l'aide d'une série de citations, tirées de textes antérieurs au chapitre XXIV du premier livre du *Capital* consacré à la prétendue accumulation initiale, j'ai donc soutenu une thèse parfaitement opposée à celle qu'on soutient couramment aujourd'hui, à partir de certaines études publiées à partir de 1990 dans la revue *Midnight notes*, à propos de la récursivité de l'accumulation originaire.

La question alors se pose de comprendre à quoi correspondait, pour Marx, cette exigence de différencier les deux procès d'accumulation et donc de suivre les conséquences du refus de la thèse d'une accumulation par dépossession continue, c'est à dire du refus de penser la domination du rapport de capital comme étant fondée sur une expropriation toujours initiale qui se répéterait sans cesse (bien que sous des formes différentes). Ce qui m'a semblé être évident, c'est que pour Marx ce souci de différenciation, quand il apparaît, correspond à l'exigence de saisir les différentes formes de la violence, une violence qui, tout en marquant toujours les formes de l'accumulation, n'est pas du tout la même violence, étant sa *productivité* l'élément décisif pour opérer cette distinction. En m'appuyant cette fois sur la brochure *Salaire prix et profit* et sur le ch. XXIV du *Capital*, j'ai trouvé que la violence représente un opérateur fondamental pour comprendre la différence entre l'expropriation des

---

### **\*Droits d'auteurs :**

Cette création est mise à disposition selon le Contrat:

« **Paternité-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de Modification 2.0 France** »

disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr>

ou par courrier postal à :

Creative Commons, 171 Second Street, Suite 300, San Francisco, California 94105, USA

origines du mode de production capitaliste et l'accumulation dans son fonctionnement normale : le critère de distinction entre les différentes formes de la violence relève moins du champs où cette violence est exercée, soit économique soit étatique, les deux étant toujours entremêlées, que de sa productivité, de son caractère de puissance économique. Et alors la distinction entre l'expropriation initiale et l'accumulation capitaliste est posée évidemment pour revenir sur une autre distinction, bien plus fondamentale, celle entre d'un côté le caractère aléatoire du procès qui a déterminé la rencontre de plusieurs éléments, c'est-à-dire les *présupposés historiques* du surgissement du rapport capitaliste, de l'autre côté les *conditions* de possibilité permettant la reproduction de ce rapport à partir du moment où les éléments ont fait prise dans un mode de production déterminé.

En ce sens, la violence initiale est une *puissance économique*, tout en s'exerçant à partir de l'extra-économique, tandis que la violence de l'accumulation capitaliste proprement dite est devenue improductive. On peut finalement montrer que ce souci de différencier la naissance du capital de son développement comme rapport, correspond à la volonté de souligner le caractère automatique et totalisant de la domination du capital, lequel, dès qu'il est instauré, présuppose déjà la subsumption réelle de toute force productive, en raison du fait que son élargissement est inscrit dans sa logique. A ce niveau, ce qui nous intéresse, ce n'est pas de prévoir les conséquences politiques du développement de cette ligne marxienne et éventuellement de la corriger en fonction d'un projet politique, ce qui correspondrait à une conception instrumentale de la théorie impliquant une confusion entre ordre du réel et ordre de la connaissance ; plutôt il est vrai que les résultats du travail de Marx sur l'accumulation capitaliste peuvent nous aider à nous approprier théoriquement le procès actuel en nous indiquant, par ses effets de connaissance, les lieux où s'exerce la violence de la lutte des classe dans sa continuité. Finalement, cette lecture, bien sur partielle mais à mon avis féconde des textes de Marx, semble nous amener à exclure un dehors du capital : une fois la subsumption réelle accomplie, toute force, y compris affective, cognitive etc., et toute activité, même dans sa virtualité comme pure capacité, se trouve toujours-déjà placée sous le rapport capitaliste. La représentation symbolique est aussi soumise à la même logique d'exclusion-inclusion – et c'est à ce propos que j'ai trouvé très pertinentes les réflexions d'Ogilvie, en particulier pour comprendre le rapport entre l'inclusion de tous les possesseurs de force-travail dans l'armée de réserve d'un côté (ce qu'Ogilvie pense dans les termes de la production [capitaliste] d'une masse structurellement exterminable) et de l'autre la violence du symbolique intériorisé, comportant l'exclusion du domaine de la représentation. Cet automatisme totalisant n'entraîne pourtant aucune éternisation de l'hégémonie du mode de production capitaliste. En effet, si l'élargissement désormais accompli du rapport capitaliste, et donc le marché mondiale, interdit de briser son fonctionnement de l'extérieur, c'est de l'intérieur qu'il faut aller chercher, dans la logique interne du capital, justement dans la contradiction potentiellement mortelle représentée par l'exterminable, la masse des libres

porteurs de force-travail dont le capital a pourtant besoin en tant que *seule source de valorisation*.

C'est donc dans la violence de l'extermination qui menace en permanence les porteurs de force travail, et donc dans la production de surpopulation relative qu'il faut chercher le *concept limite du capital*, où s'explique la contradiction entre deux nécessités, l'une amenant à interdire à une masse croissante l'accès aux moyens de subsistance et à la représentation symbolique, l'autre à maintenir en vie cette masse. Et en effet, articuler les conflits éphémères des dernières années sur ces catégories marxistes, donc ramener les questions liées à toute sorte de marginalité – ethniques, religieuses, culturelles etc. – à la contradiction de l'impératif de « ne pas exterminer l'exterminable » comme concept limite du capital, semble être la seule issue pour relancer ces luttes au niveau d'une production de surpopulation relative effectivement mondialisée<sup>1</sup>.

Or, à partir de cette brève réélaboration de ce que j'ai essayé de montrer à Liège, j'ai l'intention aujourd'hui d'avancer un peu, tout d'abord en problématisant le choix des *Grundrisse* comme référence principale pour mon argumentation, ce qui comporte une double confrontation, d'un côté avec l'opéraïsme italien des années 60-70, de l'autre avec les études postcoloniales, à l'égard de l'idée que le capital pour dominer aurait besoin d'imposer toujours à nouveau l'expropriation initiale. Certaines lectures de l'accumulation originaire avancées au cours des dernières années en Italie, partageant l'idée de la récursivité de l'expropriation initiale, se posent précisément au carrefour de ces problématiques. Mon propos ne vise pas à décrire une fantomatique *Italian theory*, destinée d'après certains à substituer la *French theory* dans les exercices de neutralisation pratiqués aux Etats Unis ; c'est plutôt la singularité de la rencontre qui en est à l'origine ce qui fait l'intérêt de ces recherches – des travaux en communs développés surtout autour de la faculté de Sciences politiques à Padoue et au sein du collectif Uninomade, dans un milieu donc où à l'héritage opéraïste, soit revendiqué soit critiqué selon les cas, s'est ajoutée la réception, relativement tardive, des études postcoloniales. Bien qu'en utilisant les mêmes références, les deux groupes<sup>2</sup> se trouvent opposés sur plusieurs questions que nous allons voir dans le détail, et cela n'empêche pas que leurs positions convergent précisément sur l'assignation d'un caractère récursif à l'accumulation originaire. C'est à travers une analyse de leur rapport à l'opéraïsme que nous pouvons alors jeter une lumière sur les différents enjeux de ces lectures.

<sup>1</sup> Pour l'analyse de l'actualité de la catégorie marxiste de l'armée de réserve, dans le marché mondial de la force-travail, voir G.A. Di Marco, *Migranti ed emancipazione umana nel mercato mondiale della globalizzazione capitalistica*, in L. Chieffi (a cura di), *Bioetica pratica e cause di esclusione*, Quaderni di bioetica 1, Mimesis, Milano-Udine, 2012.

<sup>2</sup> Il faut préciser qu'il ne s'agit pas de groupes structurés, opposés l'un à l'autre et clairement identifiables. Surtout à l'égard de ce que j'ai appelé « le groupe de Padoue », il s'agit d'une fiction pour simplifier l'exposition orale, dans l'effort d'identifier une tendance théorico-politique, qui est pourtant bien plus complexe et diversifiée.

A cet effet, il peut être utile de commencer par questionner le terme post-opéraïsme, qui désigne une catégorie particulièrement floue, dans laquelle personne ne se reconnaît pleinement mais qui est quand même symptomatique d'un rapport à l'opéraïsme complexe et encore en grande partie irréfléchi. Sandro Mezzadra, l'un des représentants du collectif Uninomade (le groupe de conricerca développé autour de la figure de Toni Negri), qui fait remonter l'expression au monde anglo-saxon, souligne le caractère descriptif d'un « temps du post », où la prolifération du préfixe post- indiquerait l'inscription de notre temps, je cite, « dans l'horizon d'une suspension entre 'ce qui n'est plus' et 'ce qui n'est pas encore' »<sup>3</sup>. Il s'agit d'une indication familière pour le groupe d'Uninomade – il suffit de penser, par ex., au cas du post-fordisme, catégorie dont Toni Negri justement a été l'un des principaux promoteurs et qui marque le début du post-opéraïsme, à la fin des années 70, quand les opéraïstes substituent à l'ouvrier masse de l'usine fordiste, l'ouvrier social, agissant dans la société, ancêtre conceptuel de la multitude. En tout cas, le post- de l'opéraïsme, tout en indiquant une « difficulté face à l'exigence de définir 'positivement' les caractères essentiels de notre temps », est joué par Mezzadra pour soutenir sa thèse sur la transition et, plus en général, est assumé comme point de départ pour un nouveau jugement sur ces travaux qui s'inscrivent dans la lignée opéraïste. Je m'explique : d'après Mezzadra, l'impasse post-opéraïste indiquerait aussi la difficulté de définir notre phase autrement que comme *phase de transition*, ce qui ouvrirait « une perspective à partir de laquelle on pourrait reconsidérer les contributions de nos analyses et les discussions sur la cartographie de la transition globale en acte et en même temps évaluer avec une certaine indulgence [...] les difficultés et les limites du post-opéraïsme ».

Or, tandis que Mezzadra entend se placer, provisoirement, du côté du « post », un « post » qui lui semble être pour l'instant en mesure de fournir une clé pour avancer dans la définition de « l'hétérogénéité constitutive de la composition contemporaine du travail vivant » (ce qui est la tâche principale du travail d'enquête mené par Uninomade, et sur laquelle je m'expliquerai après), le groupe de Padoue assume une position bien plus critique à l'égard de cette façon de penser l'héritage opéraïste. L'ouvrage auquel je ferai tout particulièrement référence, dont le titre significatif est *La lunga accumulazione originaria* (la longue accumulation originaire), paru en 2008, recueille les résultats de séminaires et colloques qui se sont déroulés autour de la faculté de Sciences politiques de Padoue ; dès l'introduction, les éditeurs, Massimiliano Tomba et Devi Sacchetto, à propos de la question du post, soutiennent la thèse suivante : on ne peut pas défendre la position de ceux qui disent que rien a changé depuis Marx, mais on ne peut pas non plus partager la position de ceux qui, je cite, « croient être confrontés à chaque instant à des nouveautés radicales, lesquelles, pour être mieux qualifiées, reçoivent le préfixe 'post' ». « Le débat italien – ils continuent – a subit la fascination du postfordisme, sauf découvrir après coup que la plupart du travail prétendu

<sup>3</sup> S. Mezzadra, *Nel tempo del post*, in S. Mezzadra, C. Marazzi, F. Berardi Bifo, *Bilancio del pensiero postoperaista italiano*, 2011.

postfordiste comporte du travail servil et sérialisé »<sup>4</sup>. Evidemment ici, derrière la critique du postfordisme, considéré comme l'une des variantes du postmodernisme, se cache la critique implicitement adressée au postopéraisme, lequel, pour dépasser les points aveugles d'un certain opéraisme, aurait fait apparaître le mot 'post', faute de nouveaux concepts pour une lecture plus adéquate du présent.

Tout ça nous suggère qu'il faut chercher dans le rapport à l'opéraisme la différence entre ces deux positions. Pourtant, deux remarques nous indiquent que c'est plus compliqué que ça.

1. Premièrement. L'opéraisme avait érigé les *Grundrisse* en texte sacré, le texte à jouer contre le *Capital* ; c'est en s'appuyant sur ces manuscrits que Negri avait formulé, dans *Marx au delà de Marx*, une théorie de la subjectivité révolutionnaire dégagée de l'objectivation catégoriale du *Capital*<sup>5</sup>. Or, les essais sur la longue accumulation originaria se posent explicitement contre cette hiérarchisation opéraïste des textes marxistes : Bellofiore et Tomba reconnaissent en effet une grande valeur libératrice aux *Grundrisse*, mais cela à la condition de les lire à rebours, c'est-à-dire à partir du *Capital* pour en mesurer toutes les limites, ce qui constitue donc une critique de la lecture negrienne qui passait sans transition des *Grundrisse* directement à la réalité. D'après Bellofiore, notamment, s'il faut bien valoriser les manuscrits, ce n'est que dans la mesure où on les lit en arrière-plan du *Capital*<sup>6</sup>. D'après Tomba, les limites de ces Manuscrits tiennent en effet précisément à ces thèmes qui ont été le plus utilisés par Negri, à savoir une connexion entre crise et effondrement, et une philosophie de l'histoire qui régit l'argumentation<sup>7</sup>. C'est en tout cas à partir d'une lecture d'ensemble des *Grundrisse* à partir du *Capital* que le groupe de Padoue a travaillé sur le problème de l'accumulation : d'autre part, de toute évidence, la thèse d'une nouvelle accumulation originaria ne pouvait pas être soutenue qu'à partir du *Capital*, puisque, comme nous l'avons vu, l'analyse des *Grundrisse* se déroule à partir de l'interdiction de penser une actualité de la préhistoire du capital. Ils étaient donc, si j'ose dire, forcés de prendre comme point de départ le ch. XXIV du *Capital* et le ch. VI inédit où c'est plus facile de repérer des éléments pour penser l'accumulation initiale comme condition constitutive de rapports sociaux et pas seulement comme phase historique de transition. Or, l'indication méthodologique avancée par Tomba et Bellofiore, tout en se référant à certaines lectures de la fin des années 70, semble s'adresser également à l'héritage post-opéraïste. Pourtant, il faut reconnaître que le travail mené par Uninomade sur l'accumulation originaria ne prend pas comme point de départ le texte sacré de l'opéraisme, s'adonnant plutôt à une analyse du ch. XIV et du livre VI inédit.

<sup>4</sup> D. Sacchetto, M. Tomba, Introduzione a *La lunga accumulazione originaria. Politica e lavoro nel mercato mondiale*, ombrecorte, Verona, 2008.

<sup>5</sup> Cf. R. Bellofiore, M. Tomba, *Postfazione* à S. Wright, *L'assalto al cielo. Per una storia dell'operaismo*, Roma, 2008, p. 302.

<sup>6</sup> R. Bellofiore, *Dai Manoscritti del 1844 al Capitale, e ritorno. Storia e natura, universalità e lavoro, crisi e lotta di classe nei Grundrisse*, in *La lunga accumulazione originaria*, op. cit., p. 14.

<sup>7</sup> Cf. M. Tomba, *I tempi storici del capitale. L'accumulazione originaria riletta*, in M. Cingoli, V. Morfino (a cura di), *Aspetti del pensiero di Marx e delle interpretazioni successive*, Unicopli, 2011, p. 163-165.

2. Nous sommes alors au deuxième point. Si on considère l'évolution de Toni Negri, force est de reconnaître une profonde continuité : c'est en effet grâce à l'équation posée entre le rapport de la classe ouvrière à l'usine et des multitudes à la métropole, que Negri peut déduire le passage de l'hégémonie de la classe ouvrière dans les usines à l'hégémonie des multitudes dans les métropoles<sup>8</sup> ; et il s'agit alors d'un parcours essentiellement unitaire qui, tout en dépassant sans doute l'opéraïsme, trouve encore son fondement dans une lecture des *Grundrisse* comme étant le « livre de la tendance »<sup>9</sup>, ce qui constitue l'un des objets privilégiés de la critique de Tomba et Bellofiore. Face à cette fidélité au texte opéraïste par excellence, le fait que les analyses sur l'accumulation originaire menées par le collectif Uninomade se penchent surtout sur le *Capital*, encore une fois ne peut s'expliquer que par la volonté d'imprimer à l'accumulation initiale le statut de condition d'existence du capital et pas seulement comme son présupposé. À l'égard de cette option théorique et politique fondamentale, les deux groupes convergent finalement d'une façon paradoxale.

Par conséquent, il me semble que ce qui fait problème est moins le post-opéraïsme en soi, que le rapport de cette option théorico-politique aux multiples racines de l'opéraïsme, dont on peut s'approprier de façon très différente.

3. Alors, cherchons maintenant de comprendre comment le projet Uninomade configure le rapport aux deux opéraïsmes, celui de Negri et celui de Tronti.

En particulier, ce qui nous importe ici, c'est la position de Mezzadra. Avant de critiquer l'opéraïsme, il écrit, il faut tout d'abord faire son éloge, car il peut encore aider l'intelligence de notre présent. Et son éloge se concentre sur la révolution copernicienne opérée par Tronti : le mot d'ordre « les luttes ouvrières précèdent le développement capitaliste », écrit Mezzadra, « a ouvert des nouveaux continents théoriques dans lesquels les camarades du monde entier n'ont jamais cessé de agir ». Mais ce qui nous intéresse, c'est que l'utilisation de cet héritage théorique est projeté dans le cadre d'un procès de « provincialisation » de l'opéraïsme, ce qui ne signifie pas qu'il faut l'insérer dans une histoire de la philosophie italienne, par rapport à laquelle il a représenté bien au contraire une anomalie<sup>10</sup>. C'est plutôt aux études postcoloniales que Mezzadra fait référence, et en particulier aux travaux Chakrabarty, grâce auxquels on peut entendre par provincialisation le procès de libération de la culture et de l'histoire de l'Italie dans notre cas. Et pourtant, l'opéraïsme est indissolublement lié à sa conjoncture spécifique (Turin et l'ouvrier masse pour aller vite) et la partialité dont il se réclame l'empêche d'universaliser son langage. Comment Mezzadra échappe cette contradiction entre l'effort d'universalisation du langage opéraïste et son présupposé initial ? Et bien, il introduit le concept – qui n'est pas du tout un concept en fait – de résonance. En effet, *provincialiser l'opéraïsme* devrait signifier, dans cette conception, découvrir que la

<sup>8</sup> Cf. Bellofiore, Tomba, *Postfazione* à Wright, op. cit., p. 302.

<sup>9</sup> Cf. *ibid.*

<sup>10</sup> Cfr. Mezzadra, *Nel tempo del post*, op. cit.

radicalité politique des luttes des ouvriers turinois des années soixante parlait « le même langage que celui, je cite, des femmes des tribus qui se révoltaient, dans les mêmes années, contre les propriétaires terriens des campagnes du Bengale occidental, des mouvements *black power* aux Etats Unis, des ouvriers brésiliens et des mouvements féministes partout dans le monde »<sup>11</sup>. Et alors, s'ils ne peuvent pas parler le même langage, sous peine de retomber dans un universalisme abstrait, tous ces mouvements (enfin, apparemment n'importe quel mouvement) entre en résonance avec tous les autres. Mezzadra reconnaît que cette idée d'un langage opéraïste qui entre en résonance avec tous les langages parlés par tous les mouvements révoltés dans le monde entier, est loin d'être une idée claire et distincte ; et pourtant, ce caractère provisoire de la résonance ne fait que lui confirmer que nous sommes confrontés à une phase de transition. La question se pose alors si la résonance peut-elle devenir une méthode, et surtout, si elle peut nous aider à réarticuler tant le problème théorique du statut conjoncturel de l'opéraïsme, que ses apories politiques, telles que la question du rapport entre composition technique et composition politique de classe, concepts qui ont peut être reproduit les mêmes difficultés des marxismes qu'ils auraient voulu dépasser. Et si d'un côté Mezzadra a voulu renverser l'approche courant des migrants, en lui appliquant la révolution copernicienne de Tronti, ce qui a comporté une accentuation de dimensions subjectives de la migration, de l'autre ses études postcoloniales l'ont amené à remettre en question certains aspects de l'opéraïsme, surtout à l'égard d'un passage linéaire de la subsomption formelle à la subsomption réelle et de la théorie de la tendance. Or, cette remise en question doit se faire, pour les militants d'Uninomade, à travers un travail de *conricerca* (recherche-avec, une forme de l'enquête militante ouvrière) repensé pour la phase actuelle, une enquête militante qu'ils qualifient désormais de post-opéraïste. C'est donc dans l'effort d'abandonner l'attitude opéraïste consistant à rechercher « le point le plus avancé du développement capitaliste » et de la figure révolutionnaire qui lui correspondrait, que pour Mezzadra il s'est rendu nécessaire de reprendre Marx, comme il le dit, et de relire en particulier le chapitre sur l'accumulation originaire, afin d'élaborer, je cite, « une schéma d'analyse de l'hétérogénéité constitutive de la composition contemporaine du travail vivant », ce qui est, comme je l'ai dit, la tâche principale de la *conricerca* post-opéraïste.

Et c'est là donc l'enjeu de l'étude post-opéraïste de la nouvelle accumulation originaire : il s'agit de réarticuler l'exploitation capitaliste à partir de l'extraction de plus-value dans la sphère de la circulation, donc une valorisation détachée de la production directe, et finalement exercée sur la vie elle-même – ce qui va préciser la définition conceptuelle de la multitude dans le capitalisme financier<sup>12</sup>. Et cela se fait d'un côté à travers un approfondissement des thèmes classiques de Tronti et Negri – de la trontienne dualité force-travail/classe ouvrière, ce qui comportait déjà une indépendance du travail face au capital, auquel la classe ouvrière pouvait se soustraire, mais aussi du *General intellect* et sur la crise

<sup>11</sup> Ibid.

<sup>12</sup> Cf. Ch. Marazzi, *Finanziarizzazione dell'intimo lontano*, in *Bilancio del pensiero postoperaista italiano*, *op. cit.*

de la loi du travail-valeur chez Negri – de l'autre à travers une critique de la théorie de la tendance.

4. Or, bien que le travail de Uninomade assume une position critique par rapport à certains aspects de l'expérience opéraïste, la critique adressée par Tomba et Bellofiore à la lignée trontienne et negrienne apparaît bien plus radicale. Mais au cœur de cette analyse, nous retrouvons le rejet de la méthode de la tendance : au delà des passages qui mènent de l'ouvrier masse à l'ouvrier social, ensuite au cyborg et finalement au travailleur immatériel, Tomba et Bellofiore dans le parcours négrien découvrent la même méthode, consistant à chercher toujours quelques tendances, et isoler, à partir du point le plus avancé, un secteur d'importance stratégique ; et par là, à faire un pari politique et à plier la théorie en fonction de figures toujours nouvelles censées être hégémoniques<sup>13</sup>. (Tout ça, comme nous l'avons dit, venait, du point de vue des références textuelles, de la lecture des *Grundrisse*). Mais surtout, à partir de la différence entre force-travail (objet du marxisme comme science) et classe ouvrière (sujet du marxisme comme révolution) l'opéraïsme finit par mettre de côté, selon Tomba et Bellofiore, le travail comme terrain de contestation<sup>14</sup>, et par effacer par conséquent « les travailleurs au travail : s'ils n'assument pas les comportements de l'insubordination, ils sont force-travail ; s'ils sont classe ouvrière, ils sont contre le travail ». Autrement dit, faute d'une subjectivation révolutionnaire, ils sont assimilés aux machines. Pourtant, cette critique ne s'adresse pas à l'opéraïsme en général ; bien au contraire, elle est fondée sur la distinction entre d'un côté un opéraïsme idéologique, qui a été hégémonique et qui a fini par être assimilé à l'opéraïsme tout court ; et, de l'autre, un opéraïsme matérialiste représenté par Alquati, Gambino, Bologna, Revelli, Rieser, entre autres. L'accusation de faiblesse politique, faiblesse liée à la recherche impuissante de sujets qui changent sans cesse pour devenir après coup résiduels, n'est adressée qu'à l'opéraïsme idéologique, trontien et négrien, tandis que l'autre opéraïsme est assumé comme un courant à partir duquel on peut développer une analyse qui prend comme point de départ « les corps et les esprits inclus dans le mécanisme monstrueux et meurtrier de l'auto-valorisation »<sup>15</sup>. Or, bien qu'il échappe au cadre de la biopolitique négrienne, puisqu'il n'est pas encore assimilable à la vie, le corps n'est pas évoqué ici par hasard, mais il est plutôt lié au choix d'adhérer à la conception récursive de l'accumulation. En effet, dans l'introduction du volume issu des séminaires de Padoue, Tomba et Sacchetto concluent leur analyse sur le travail vivant comme « corporité vivant » porteuse d'une résistance à toute réduction à de la force-travail jetable. Si nous ajoutons cette introduction de la capacité de résistance dans le corps vivant des travailleurs, si nous ajoutons ce thème génériquement biopolitique, à la thèse centrale soutenant la nécessité pour le capital de réactualiser sa genèse, il devient évident pourquoi, par delà certaines différences, les deux positions, celle d'Uninomade et celle du groupe de Padoue, partagent la même lecture de l'accumulation : comme nous allons le voir par la suite, c'est la volonté de *repartir de la*

<sup>13</sup> Cf. *Postfazione* a Wright, *op. cit.*, p. 301.

<sup>14</sup> Ivi, p. 303.

<sup>15</sup> Ibid.



*corporéité*, et surtout de sa capacité inaliénable de se soustraire au capital, c'est donc un acte biopolitique qui impose une théorie de l'actualité de la préhistoire, c'est-à-dire du capital répétant sans cesse sa genèse pour vampiriser les corps vivants. C'est pour ça que les deux tendances, même si opposées, convergent dans le rejet de la distinction marxienne entre les conditions et les présupposés telle qu'elle est affirmée dans les *Grundrisse*.

Nous pouvons désormais comprendre, au de là des références textuelles à Marx, d'où vient l'importance accordée par Tomba aux théories de la récursivité de l'accumulation. En s'appuyant sur la distinction, qui me semble centrale dans son analyse, entre forme d'exploitation et mode de production, Tomba constate tout d'abord l'existence d'une pluralité, d'une coprésence de différentes formes d'exploitation ; c'est à partir de ces formes, parmi lesquelles nous retrouvons également des réactivations de l'esclavage, que le capital répond à l'augmentation de l'intensité du travail liée à l'innovation technologique<sup>16</sup>. De là, la nécessité pour la valorisation du capital d'utiliser des moyens extra-économiques, afin d'extraire un maximum de plus-value. Et c'est là aussi la raison d'une contradiction dans cette analyse : d'un côté, en effet, Tomba affirme, contre Rosa Luxemburg (avec laquelle pourtant il partage le rôle attribué aux éléments extra-économiques dans l'accumulation), que l'accumulation n'a pas besoin d'espace non-capitaliste ; de l'autre côté, la ré-combinaison capitaliste des différentes formes d'exploitation lui apparaît comme un procès d'accumulation originaire, laquelle, en tant qu'originaire, ne pourrait se produire qu'en présupposant au moins une virtualité d'espaces non-capitalistes. Il me semble que cette contradiction peut s'expliquer par une illusion, un contresens généré par l'utilisation de la violence extrême<sup>17</sup> dans le procès de reproduction des conditions d'existence du capital. En effet, il est bien vrai que la violence marquant la genèse du capital a utilisé une violence extra-économique, tout en étant en même temps une puissance économique ; pourtant, comme Marx lui-même l'affirme, ce type de violence peut être utilisé encore dans certaines conditions, à côté de l'autre type de violence, qui s'exerce de façon indirecte, et qui permet normalement la reproduction. Autrement dit, le recours à la violence capitaliste dans ses formes initiales, comme c'est le cas par exemple des phases de crise et donc de restructuration du capital, n'implique pas forcément qu'il s'agit de la répétition de son procès de genèse.

Par conséquent, les analyses de Tomba et Bellofiore, bien que critiques à l'égard de l'ontologie negrienne du travail, et tout en refusant l'idée d'une puissance subjective du travail vivant indépendant du capital, et malgré l'effort de penser toute activité humaine à l'intérieur du rapport de production, retombent tout de même dans l'illusion opéraïste d'une capacité productive qui échapperait à la soumission au capital. Et cela, dans la mesure où, tout comme les post-opéraïstes, ils conçoivent l'accumulation originaire comme toujours présente et systématiquement réactivée : l'actualité de l'origine, présupposé de leur lecture du l'accumulation capitaliste, implique en effet le fait que le rapport capitaliste, pour s'imposer, a

<sup>16</sup> Cf. Tomba, *I tempi storici del capitale*, op. cit., p. 168.

<sup>17</sup> Cf. *ivi*, p. 170.

besoin du même type de violence exercé dans sa genèse ; et une telle répétition de la genèse implique à son tour que la force travail, dans sa corporéité irréductible, échappe toujours à nouveau à la domination du capital.

Et alors voilà l'enjeu du court-circuit entre genèse du capital et reproduction du rapport capitaliste ; et par là on peut comprendre également la nécessité de réintroduire, dans notre débat sur l'accumulation, la distinction entre *présupposés* et *conditions* du mode de production capitaliste. S'il est vrai, comme d'autre part l'affirment Tomba et les autres du groupe de Padoue, qu'il n'y a pas un dehors du capital, et qu'il n'y a pas une multitude séparée de la force travail, il faut faire attention à ne pas réintroduire ces héritages de l'opéraïsme idéologique à travers une théorie de la violence initiale toujours répétée sur des corps sur lesquels la soumission au capital serait toujours à renouveler.

Une dernière remarque pour conclure. Nous avons vu que le groupe de Padoue, même s'il ne cède jamais à la tendance négrienne de fonder la valorisation du capital dans la circulation, dans la mesure où il met au centre de ses analyses le corps et le travail vivant en tant que force indépendante sur laquelle le capital doit toujours imposer à nouveau son rapport, il risque de se rapprocher d'une conception parasitaire du capital, typiquement post-opéraïste. Et pourtant, il reste cohérent dans son effort de conduire une analyse à l'intérieur de la production, et de concevoir ces corps comme toujours soumis au capital. Evidemment, une telle intériorité radicale peut comporter quelques difficultés à penser une sortie du capitalisme. Et en effet, Tomba en particulier, est contraint de réintroduire la notion de négation de la négation, tout en précisant qu'il ne s'agit pas de réinstaurer l'ancienne loi dialectique appliquée à l'histoire, mais plutôt de concevoir le travail vivant en même temps comme condition du capital et comme sa négation. A ce propos, Tomba cite la quatrième section du livre premier du Capital :

« Si la nature même de la grande industrie nécessite le changement dans le travail, la fluidité des fonctions, la mobilité universelle du travailleur, elle reproduit d'autre part, sous sa forme capitaliste, l'ancienne division du travail avec ses particularités ossifiées. Nous avons vu que cette contradiction absolue entre les nécessités techniques de la grande industrie et les caractères sociaux qu'elle revêt sous le régime capitaliste, finit par détruire toutes les garanties de vie du travailleur, toujours menacé de se voir retirer avec le moyen de travail les moyens d'existence et d'être rendu lui-même superflu par la suppression de sa fonction parcellaire ; nous savons aussi que cet antagonisme fait naître la monstruosité d'une armée industrielle de réserve, tenue dans la misère afin d'être toujours disponible pour la demande capitaliste ; qu'il aboutit aux hécatombes périodiques de la classe ouvrière, à la dilapidation la plus effrénée des forces de travail et aux ravages de l'anarchie sociale, qui fait de chaque progrès économique une calamité publique. C'est là le côté négatif ».

Bien que Tomba utilise cette citation pour montrer que le passage du négatif au positif indique moins un renversement dialectique que « la coprésence de forces antithétiques dans la situation réelle », le fait qu'il l'interprète comme le prélude au moment de l'antithèse, et donc en tout cas comme négation de la négation, est au moins symptomatique d'une difficulté à repérer un pivot pour l'action politique.

Pourtant, il existe une autre façon de penser à l'intérieur du rapport de capital, tenant ensemble force travail, classe ouvrière et capital, sans céder à leur division et sans réintroduire la loi dialectique. Et c'est justement en rappelant que, dans ce même passage où Tomba cherche la double négation, Marx nous indique, par la notion d'armée de réserve, la limite interne du capital, c'est-à-dire ce que j'ai cherché d'exprimer dans les termes d'Ogilvie au début de mon exposé. Plutôt que la possibilité d'une négation de la négation, ce qu'il faut redécouvrir à partir de ces indications marxiennes, c'est que la violence extrême, exercée sur la masse de la force-travail qui doit être maintenue constamment exterminable sans être exterminé, représente le concept limite du capital, sa limite structurelle qui le menace constamment de mort et qu'il faut assumer subjectivement. L'unité objective de cette force travail, puisque inscrite dans la même logique et faisant partie du même procès historique, qu'elle soit force travail disponible, précarisée ou occupée, nous indique aussi la possibilité d'une issue subjective, mais jouée entièrement à l'intérieur du rapport de capital.